

La vielha morta, essai sur un conte cévenol

Michel-Marie Dufeil, Dominique Millan, Françoise David

Citer ce document / Cite this document :

Dufeil Michel-Marie, Millan Dominique, David Françoise. *La vielha morta*, essai sur un conte cévenol. In: Cahiers de Fontenay, n°23, 1981. Écrit/Oral. pp. 43-63;

doi : <https://doi.org/10.3406/cafon.1981.1214>

https://www.persee.fr/doc/cafon_0395-8418_1981_num_23_1_1214

Fichier pdf généré le 03/03/2022

Résumé

La Vieille Morte est un conte cévenol dont les auteurs ont recueilli plusieurs versions *orales*, fort différentes. Il n'est pas aisé de percevoir la signification de ce conte à travers les éléments qui nous en sont parvenus ; cependant, grâce au recours à certains schèmes structurels, les auteurs ont pu proposer les linéaments d'une interprétation.

Abstract

La Vieille Morte is a tale from the Cevennes, whose authors have come across several very different *oral*, versions. It is not easy to perceive the meaning of the story through those elements which have reached us ; however, by resorting to certain structural patterns, the authors have been able to suggest the outline of an interpretation.

Resumen

La Vieja Muerta es un cuento de los Cevennes del que los autores recogieron varias versiones *orales*, muy diferentes. No es fácil descubrir el significado de este cuento a través de los elementos que han llegado hasta nosotros ; sin embargo recurriendo a ciertos esquemas estructurales, los autores pueden proponer los hilos de una interpretación.

Zusammenfassung

Die «*Vieille Morte*» (alte Tote) ist eine Erzählung aus den Cevennen, die die Autoren in mehreren, sehr verschiedenen mündlichen Fassungen gesammelt haben. Mittels der uns zugekommenen Elemente ist es schwer, die Bedeutung dieser Geschichte zu erfassen ; jedoch dank gewissen strukturellen Schemata, konnten die Autoren die Grundskizze einer Interpretation anbieten.

LA VIELHA MORTA

Essai sur un conte cévenol

Françoise DAVID
Michel-Marie DUFEIL
Dominique MILLAN

SCHEMA DIEGETIQUE

A *San Clamen*, l'hiver avait été dur, décimant les troupeaux. Seule une vieille gardait son écurie saine et pleine. Or elle fit un enfant, ce qui fâcha encore davantage l'altière fée du mont Mars. La vieille en punition fut contrainte, un soir au soleil tombant, de charger son bébé et de partir avec chien et âne tandis que l'ouragan de fin mars/début avril, la sizampe des bacariels, jetait bas étable et troupeaux.

Montant au col des Pierres, *Lawpies*, la vieille dut en plus s'y charger d'une belle pierre oblongue et plate. Puis elle chemina, selon la sanction, par les drailles de crête vers le couchant. Très vite, elle perdit son bébé étouffé dans son sac et dut l'enterrer au col désormais dit de l'enfant mort. Longeant les crêtes occidentales vers le sud maintenant, elle perdit ensuite son chien tombé dans une crevasse au *Cros del Ci*, trou du chien. Plus loin, l'orage l'obligea à s'abriter sous une roche qui porte le nom d'*Escuto s'il plow*. Puis elle descendit comme s'approfondissait la nuit vers la haute vallée du Gardon. Au gué grossi par l'orage se noya son âne et le pont qui a succédé à ce radier se dénomme toujours *Negase*, Noie-âne.

Poussée par la vengeance de la Fée inexorable, la vieille grimpe à nouveau sur les pentes orientales en pleine nuit, morte de sommeil ; le premier sommet de ce côté se nomme ainsi *Mort de Som*. Elle claque de froid au village de La Froidure, *lo Fregeyro*. Hébétée de marcher de force et sans trêve, elle perdit sa chaussure à Solier tandis que pointait le soleil du matin. Plus haut sur l'arête, épuisée, elle lâcha la

lourde pierre qui en tombant de son épaule se ficha en terre et y resta jusqu'à nos jours. Plantée en petit menhir, cette *Piero de la Vielha* est le signe durable de cette riche et pénible histoire de la vengeance de la Fée.

La mémorable punition imposée a dépouillé la vieille, et lui enlève maintenant, au soleil qui darde, de grosses gouttes de sueur devenant le *Vallat de las Gotas*. Toujours pourchassée, la vieille prend alors les crêtes orientales vers le nord et grimpe à l'amas de rocs qui constitue le premier sommet de cette «serre». Depuis son mont Mars, la Fée alors l'aperçoit, ricane et la foudroie ; c'est la cime de la Vieille Morte. Au petit ensellement qui suit et qui sert de col entre vallées pour ceux qui vont de *San German de Calberto* à *San Martin de Bubenc* - ou *Bubo* (bœuf) - on édifia beaucoup plus tard une *capelun*.

La *sizampo* s'étant pour finir plus que jamais débridée, le corps de la vieille soulevé par la tempête, tournoyait avec elle de droite à gauche puis de gauche à droite ; comme on danse en rond pour les morts, puis à la rebroussière pour ressusciter, à la *Martinenc* de *San Martin de Bubo* (la martinenque de Saint-Martin du bœuf). Cette danse d'après certains aurait poussé le cadavre desséché jusqu'à Villesèque, la *Vielha Seca* (vieille sèche).

L'état actuel de notre espèce sur la planète inspire aux nerveux des inquiétudes, et au sage des soucis raisonnés. Pour assurer un avenir, un balayage prospectif n'est pas inutile dont l'un des procédés, outil logique, est récurrentiel. Au travers alors de complexités anastomosées, il convient de détecter une esquisse de code dans les système et évolution du passé, à fin de pouvoir extrapoler en pointillé futur : *historia magistra uitae*. Toutes les grandes civilisations, amérindienne et océanienne, africaine, islamique, indienne, occidentales de droite et de gauche et d'Europe, et surtout chinoise avec tout l'Orient extrême... peuvent et doivent être sondées. Il y a lieu de dresser tous leurs thèmes, tous leurs schèmes : écologiques, démographiques, économiques ; sociaux et politiques ; culturels et culturels, idéologiques et mystiques. La broche latérale d'un comparatisme complet achève le dessin d'une grille digne de Mendeleiev (1). Elle reste à faire.

Pour que ce modèle bref d'une telle mégastructure atteigne l'opérateur, il est urgent de sauver de leur actuelle disparition ces condensés des anciennes sagesse que sont les mythes. Et de réguler aux gaz, comme au ralenti, les révélateurs capables de nous en déployer les significations. De la profonde Asie dumézilienne qui englobe

Rome à cette Sudamérique dont Lévi-Strauss a fait jaillir une *sémie* générale, s'estampe une danse dialectique en *yin* et *yang* dont l'axe de dépassement est de plus en plus souvent cherché en Afrique, riche en contes et en civilisations. Mais si la pensée scientifique s'englobe comme l'un de ses détours dans la *Pensée Sauvage* (2), on ne saurait omettre l'Europe, si épineuse que soit ici la récolte des précédents effacés (3). Aucun historien n'admet que les archéocivilités et sociétés y soient gommées sans traces ni vestiges et qu'il n'y ait plus rien à faire : il ne suffit pas de dire «c'est cuit» pour être cru.

Voilà qui justifie, pour un conte cévenol parvenu en bien mauvais état, l'essai dubitatif d'organisation qui suit. Car il est moins négatif donc moins anti-scientifique de bricoler que de jeter.

CRITIQUE

A - Etat

Divers folkloristes et régionalistes récents et actuels de l'*Occitania* cénevole ont imprimé un conte de la Vieille Morte ou de la Pierre de la Vieille dans des textes différents sur un canevas semblable. Estimer les écarts, comme déguster les implications a paru à première comme à dernière lecture délicieusement périlleux ; le suspens mérite l'étude. Un séminaire larvé fait de séries de conversations et d'échanges, de sondages d'enquête n'a pu qu'accuser la passion froide de continuer, au moins jusqu'à des suggestions. Même au-delà d'hypothétiques reconstitutions, tout texte de ce conte demeure douteux parce que l'effet du folklorisme et de l'occitanisme sur des cévenols scolarisés, l'effet de l'imprimé sur l'oral, est une définitive détérioration. Oublié déjà à la fin du siècle dernier, le conte a été en sa première collecte travaillé par les attendus culturels, déformé par une audition dirigée. Toutefois, du moins pour celui-ci, les parutions des ans 1890 et alentours ne nous le livrent pas : il était ennoyé, en latence. Très récemment fait-il sa ré-émergence. Il a donc été moins longtemps abîmé, moins gravement ; et il semble qu'un rudiment de contrôle critique reste possible. Ceux qui l'ont imprimé les premiers ont été (4) ou sont encore nos contemporains. Du coup ce conte douteux n'est pas un conte inexistant et peut-être pas inaccessible.

Sa logique interne, parfois excessive, parfois heureusement insuffisante donc révélatrice, ne permet pas de reconstituer un archétype sûr, mais suffit à préciser où ont eu lieu les principaux bousculages. Une incontestable coalescence récente et artificielle de deux éléments différents a été rencontrée, avouée, expliquée pour l'un des textes ; et finalement paraît révéler elle-même l'orée d'une piste : la liaison arbitraire, pratiquée sciemment, expressément, honnêtement, indique des rapports généraux entre les deux types. Ce rapport est d'autant moins suspect que l'auteur de la coalescence ne le voit pas et que seule une méthode réflexive y conduit.

Le plus grave et le plus décourageant, à premier contact, des premiers résultats d'enquête exige une nouvelle épreuve qui ouvre alors une perspective. En effet, le conte est rapetassé. Un des meilleurs récolteurs déclare que personne ne le raconte entier ; un autre que son père enchaînait sur plusieurs soirées ; un «épervier» pittoresque dans la montagne se refuse obstinément à rebouter ses séquences à celles de la crête voisine et s'arrête sans conclusion dès qu'on s'écarte de son habitat. La découverte alors de bribes topographiques que l'on raconte à part dans chaque secteur détruisait le conte. Mais chaque bribe est cousue aux autres par de larges relais ; et aucune ne constitue une moralité, un ensemble comme un proverbe. Au contraire, le début et la conclusion ordinairement connus de tous avec certaines différences, sont postulés par chacune des bribes : les - faibles - significances particulières portent et appellent la signification narrative totale. La séquence topographique concrète d'ailleurs laisse peu de doute : seule la totalité, nettoyée probablement de quelques adventices, pourtourne la vallée ; sans même se donner la peine de boucler la finition, d'achever le parcours et en s'arrêtant au contraire dès que le système est esquissé. Cette paresse à finir, heureuse, garantit mieux qu'une redondance de travail achevé, le bon état du conte sur ce point. Enfin chaque bribe est obtenue par hasard, à l'occasion d'un proverbe jailli tout seul, devant un événement par exemple : le conte de la vieille est donc un répertoire.

B - Contrôles?

On voit que le travail est en fait provisoire et que ce type de contrôle, inachevable, doit se poursuivre.

1 - Le premier opéré fut des plus décevants. L'informateur (5) ayant oublié le conte affirmait seulement qu'autrefois c'étaient les gens simples qui le racontaient, «des pas plus malins que moi». Ce point au vrai est deux fois rassurant : il y a bien un

conte de la Vieille et il a été populaire. Les intellectuels qui en ont fait gémir les presses ne l'ont que déformé, pas inventé. Beaucoup de proverbes isolés, encore connus de notre premier informateur, occupaient dans son esprit comme sur le territoire des places localisées à diverses séquences, celles de l'est de *Valfrancesc* où il habite. Le début et la fin, avec leurs lieux d'accord général, demeurent aussi en son souvenir. Le lien à l'idée de parcours est irréfutable et mena même à une digression sur le *camín ferrat* qui n'a rien à voir, est l'opposé dialectique des sentiers du conte : ceux-ci sont sentes et pistes d'altitude ou de montée, battues non tracées et d'un seul marcheur à la fois. La narration du conte l'implique et le cheminement - car on peut suivre le conte sur le terrain - l'expérimente. Le *camín ferrat* à l'inverse est construit pour croiser ou passer à deux, le plus possible en plaine ou en bas et il révèle une circulation extra-régionale. Cette manière de l'informateur de s'échapper du sujet pour s'excuser de son ignorance nous donne donc, involontairement et sans le savoir, un axe : le conte porte un cheminement de montagne, fermé sur la petite région, et plus ancien ou rudimentaire que le *camín ferrat* ; il « date » donc génétiquement d'une structure, d'un stade historique différent et antérieur. Au hasard d'une conversation décousue, assez négative et difficile, décevante, les éléments maniés sur la langue de cet informateur peu en état de tromper se ramènent à des proverbes de climat. Mais le vague de cette science ne permet pas d'apprécier le lien entre le conte et cette météorologie rustique traditionnelle.

A San Clamen, Nem bal pas un car nen bal mens
 Lou bacayrews las patos dels biau faren batre
 (« Les bacarielles feront battre les pattes du bœuf »)

L'autre sujet est donc relatif au bœuf, à l'élevage. Enfin la pierre, si importante qu'elle titre l'une des versions à plusieurs livraisons, lui est plus familière : d'abord, il y en a bien d'autres, par exemple vers la *Fregeyre* (la Froidure, un des lieux topiques de notre conte). Nous touchons à une civilisation de petits menhirs effectivement connus et abondants sur toutes les crêtes voisines. En second lieu la Pierre de la Vieille a été déplacée et abîmée, desquamée ; elle était gravée quand notre premier informateur était jeune chasseur et avait glissé sur la pente, descellée après bien des orages. De toutes façons, elle n'avait pas été taillée sur place. On l'a remise à peu près en place et re-scellée il y a quelque temps. Puis la conversation se perdit sur la Chapelle de cette crête dite de la Vieille morte ou de la *Capelun*, et sur le ruisseau, *lou pisaw d'Antenor*, où se rencontrent de grosses pierres. Des fouilles américaines

n'ont pas trouvé la cloche ensevelie dans la *Capelun* ruinée, comme il y avait une autre cloche à *San Clamen*... Cette parité entre un site initial et un site terminal du conte échappe à celui qui la profère mais, en nous restant, elle attire notre attention sur le fait que le plus mauvais informateur connaît tous les lieux du conte et ne s'en évade que rarement pour citer d'autres lieux. Or les toponymes de la narration n'ont guère d'importance aujourd'hui, la vie de la vallée est autre et ailleurs ; ils n'ont d'importance que pour le conte en référence à une situation ancienne, à une structure morte, plus morte que la vieille. Le stade historique qui a donné naissance à ce conte est mort et l'oubli gagne les gens d'aujourd'hui. Mais la vieille n'est pas encore tout à fait morte car cet informateur mal informé ou réticent en répète encore tous les linéaments, sauf ceux de la crête ouest, plus éloignée de sa maison (*Escuto s'il plow...*). Notre informateur invente naïvement, et seul, quand il croit la vieille enterrée sous sa pierre ; son incompetence l'ennuie et il dit là n'importe quoi car le conte implique l'absence d'enterrement, et dans certaines versions la dispersion ou l'évacuation lointaine du cadavre. Quant à la pierre où mourut la vieille, c'est un amas au sommet sis au dessus, et jamais le menhir qu'elle avait lâché. Il répète peut-être une naïveté de quelque folkloriste sur le menhir-tombe... Par ailleurs, il avance que la pierre fichée pourrait être une limite ; on se souvient que la tonalité du conte repose à l'inverse entièrement sur le parcours. L'idée de limite relève typiquement à l'évidence d'une mentalité paysanne sédentaire, postérieure. Le conte traite au vrai du cheminement par crêtes et d'animaux, presque sûrement d'élevage, *biau* ; la limite est ajoutée par l'informateur. C'est en ce sens qu'une certaine «logique interne» du conte, une structure cohérente à dire le vrai, permet une critique d'époussetage qui émonde les adjonctions les plus factices, les épiphytes. Cependant, passant à son gré à autre chose, l'informateur traite de châtaigne et de miel soit de l'économie récente, rendant sans y penser encore plus solide l'antériorité du conte et du mode de production qui avait eu besoin de s'y exprimer. En passant toutefois, il a résumé une belle histoire des lavandières du ruisseau du *Trabuc* où le diable venait avec un cheval ou une jument laver son linge et friser la crinière de sa monture, de nuit... ce qui jette un jour blafard sur son refus de fées au début de l'histoire de la vieille et à la fin. Au point que certains de notre groupe d'enquête se demandent si le refus de répéter le conte n'est pas un complexe où pèserait la honte d'un ancien sacré encore vaguement connu : non, pas de fées ici!

2 - Au second contrôle, l'informateur est pittoresque et s'y cultive (6). Epervier à la Chabrol, il vit en bout de route en montagne dans une présentation intermédiaire entre l'ermite et le gauchiste, dans une ignorance méprisante du rasoir et de la lessive. Une sorte de stylite, à l'hospitalité digne du néolithique, mais ses savoirs traditionnels sont émaciés par l'ascèse et la cautèle. Son affreux picrate dans des verres exnettoyés n'a cependant tué personne. Il affirme surtout ne rien savoir, ce qui ne l'empêche guère de transformer du conte ce que tout le monde sait, à la guise d'une fantaisie de haute altitude. Le chêne du *Cros del Ci* lui appartient et nul n'a le droit de le couper (sûrement vrai). Le *plo de font mort* est une fontaine et n'a aucun rôle à jouer dans l'histoire (faux : de *fant*, «enfant», à *font*, «source», déplacement vocalique minime et fréquent entraînant un double sens reconnu autant qu'avéré). Il prétend que quelque chose s'est passé au col de *Lefon* qu'il ne peut situer et il ne sait quoi. Par ailleurs il est formel, le début du conte fait intervenir le mari *Lawmene* (laouméné à la française... délicieusement celtique!) et au col près Barre. C'est à dire qu'il postule une autre histoire ; il répond ensuite qu'il y a trois ou quatre histoires différentes autour de cette vieille «à l'origine». Le mont Mars le concerne directement car il descend du seigneur de ce lieu qui, marié trois fois, avait vingt-quatre gosses et n'a pu les voir qu'une seule fois ensemble à sa table. Toutes ces digressions et diverticules vont dans le sens d'une masculinisation de certains aspects, ce qui peut être l'amorce d'un groupe de transformation entre deux ou plusieurs mythes et n'est pas forcément indifférent tout en n'étant ni vrai ni faux puisqu'en dehors. Il constitue ainsi une sauce autour du conte courant, celui que tout le monde reconnaît ; cette sauce peut ne pas être totalement inventée et contient des dires localisés qui indiquent en effet un groupe d'histoires en ces lieux. Et dans le mur du Cros de Saint-Germain de Calberte, un descendant du seigneur du mont Mars statufié avec son bréviaire ne doit tourner une feuille que tous les cent ans. Mesure de temps. Par éclairs, il revient sournoisement à la vieille comme si cela le tarabustait tout en s'en cachant. Cette vieille marche toujours (vérité admise dans tout le corpus des versions et des on-dit ; c'est presque un des axes du sujet) depuis *San Clamen* aujourd'hui vide mais qui a été riche et peuplé. Elle a donc perdu son mari *Lawmene* au col près Barre, son chien au *Cros del Ci* au dessus de chez lui-même et est passée à *Escuto s'il plow, e camina per la suma, per la dralho*, puis elle est descendue sur Saint-Etienne et c'est tout. Les anciens racontaient cela par morceaux. Non il n'a jamais entendu parler de la pierre ni de la mort de la vieille sur le serre de la Capelle. Ni de fée au mont Mars ; d'ailleurs les fées... pftt!

On dérape fermement sur le *mois* de mars et non plus le mont où il a définitivement remplacé la fée par un mari. Mais la vieille est toujours au bout de la langue et au sommet de la pensée. Car voilà le diable maintenant qui ruine à *San Clamen* le troupeau de la trop riche vieille épargnée d'abord au milieu d'un village sinistré par la tempête. Dans toutes les Cévennes, il n'y avait pas un troupeau pareil au sien ; d'où forcément la jalousie, et le diable (un peu fée, un peu mari, non?). Mois et mont de Mars remarquablement mixtes, les *bacayrews* passent le nez (7). Le proverbe devient :

«Mars diget abriu

Preste m'en tres

Yo a quatre

Los cabals de la vielha

Faren batre»

(= Mars dit à avril

Prête moi trois jours

J'en ai quatre (pour faire sept, une semaine)

Les cavales de la vieille

Nous ferons battre).

Le fameux proverbe des ouragans de printemps «mars dit à avril», se complète donc ainsi : et les bêtes de la vieille nous ferons battre. On énumère même cent de chaque : brebis, agneaux, poulains, vaches et veaux. Dès que Mars a appelé avril, la *sizampo* (vent de tempête) se lève et au bout de sept jours, il ne reste plus rien du troupeau. La vieille sort alors et devant le tas fantastique de son écurie meurt asphyxiée. A se demander si le fantaisiste n'a pas gagné le concours du n'importe quoi. Pourtant il vient d'avouer que la vieille meurt, qu'il y a vent et magie. Il camoufle peut-être seulement qu'il n'est plus sûr de lui et qu'il ne sait plus ; il accuse l'imprimé d'avoir fait des plus savants que lui. Il a connu d'ailleurs une descendante de cette vieille, d'un caractère rébarbatif ; cache-t-il un proverbe sur l'énergie désespérée de cette vieille? Il refuse toute fin en direction de la crête est, à l'inverse du premier informateur, conformément à chacun des habitats et proclame qu'il s'agit d'histoires séparées qui ne veulent pas dire grand' chose ou qu'on ne comprend pas bien. Mais toujours histoires de catastrophes. Et après les biques, la laine, la poulliche et les ruches de maintenant, l'*adecias* est donné.

3 - a) Le contrôle suivant se fait avec un homme d'une classe évidente (8) et qui,

au travers de sa profession, est en réalité un intellectuel professionnel. Il a publié une version et explique comment sa collecte commencée sur des réflexions de type proverbial entendues isolément s'est terminée en enquête systématique. Les vieux du pays ne racontent pas volontiers, ne savent plus bien cette histoire qui a dû être importante vu les traces nombreuses qu'elle laisse. Mais ils en citent encore bribes sur bribes et qui se raboutent toutes seules. Le schéma de base le plus net, indiscutable, est tracé ; il est d'ailleurs présent en toutes versions. Il préfère dissocier les légendes sur les *bacayrews* climatiques de mars-avril du conte de la vieille ; seul un éditeur de version fond les deux. Dans la seconde partie, notre interlocuteur propose d'interpréter *solies* non pas «soulier» (perdu) mais «soleil», entre la *Fregeyre* de la nuit et la suée du *Vallat de las Gotas*. Notre conte est connu non seulement dans notre *Valfrancesc* où nous le pourchassons, mais du Bougès à Saint-Jean-du-Gard. Nous bavardons sur le mont Mars, d'où l'on aperçoit la mer et au pied duquel la christianisation plaça *San Clamen*.

b) Enfin nous sommes un soir chez un autre éditeur de version (9). Digne, précis, honnête, intelligent. Il dit en effet avoir collé deux histoires que son père racontait séparément, de la vieille et des *bacayrews* ou *bacariels* de mars-avril. Et que dans le proverbe climatique, il n'y a ni *fades* ni *tsebes*. Tandis que pour la vieille, il n'y a aucun doute sur le caractère magique du conte, avec sort jeté. Le col de *Fon mort* se dénommait aux 16e-17e siècles *efon mort*. Là non plus le doute n'est pas permis : il s'agit de la légende de la vieille qui y perdit son bébé, mort. Le cheminement de la vieille suit un tracé classique que reconnaissent toutes les versions et qui entoure le *Valfrancesc* ; il ne comporte ni Barre ni mari et ne saurait se terminer avant le lieu-dit La Vieille Morte, sommet rocheux du serre de la Capelle ou de la Vieille morte. Toutefois l'arrêt à *Escuto s'il plow* est discuté. Il y a bien un col de l'*omenet* ou de l'*ome* (= homme) près Barre qui peut jouer rôle de mari sous le nom de *Lawmene* mais dans une autre légende car c'est bien loin, à l'écart de tout le circuit de la Vieille et de tout circuit concernant *Valfrancesc*. Quant à la révélation fondamentale, voire dirimante, de notre dernier contrôle la voici : si notre interlocuteur a édité une version de ce conte c'est que dans sa jeunesse, vers 1925-30, son père habitant le mas de *Beynols*, en plein pays de *Valfrancesc*, la racontait sans cesse à ses enfants, par morceaux sur bien des soirs et soirées. Il la racontait comme un tout, sans y joindre les *bacayrews* du mont Mars, mais sans que le doute soit ouvert pour l'unité de la légende enfilée sur le tracé des crêtes pourtournantes. Il y a donc un conte de la Vieille Morte et on le racontait encore dans un bon cas particulier de tra-

dition, à l'époque où personne ne l'avait encore imprimé, les premiers folkloristes occitanistes du 19^e siècle romantique l'ayant heureusement ou omis ou ignoré.

C - Résultats?

Il semble désormais que l'enquête puisse se continuer sans permettre d'espérer un bon texte (10), ancien et purement oral, qui ne ferait pas interférer de modernismes dans le mythe ni de lectures dans le déroulé. De toutes façons, aussi loin qu'on remonte dans quelque transmission que cela soit, tout narrateur, éditeur, délivreur transforme et «modernise» volontairement ou non plusieurs mots ou détails pour les clarifier à sa propre estime ou les éclairer à son public ; il trouble ce faisant les renvois à la structure originelle et crée une sorte de dépôt géologique de son propre temps. Car tout acte, y compris celui de prononcer le plus traditionalistement du monde un mythe ancien, est un acte présent, contemporain du locuteur et non du temps qu'il évoque. Il faudrait être encore idéaliste à la Berkeley pour ne pas savoir que la représentation est englobée dans la présence, n'en est que sous-produit et image et qu'aucun théâtre ne vaut le fait, aucun fictif, le réel. C'est à la méthode historique de détecter les strates alluviales successives qui recouvrent le substratum premier ou de démontrer pourquoi c'est impossible, quand le mythe originel a subi non des dépôts mais une crise tectonique le ployant ou le cassant. Si un conte africain déclamant une chefferie de village comme recours judiciaire et magique dernier dans son ressort même, fait intervenir un chat, l'historien peut inférer : 1^o que le conte remonte à l'époque pré-royale du peuple considéré, 2^o qu'un animal différent a été remplacé tardivement par le chat venu après ce stade royal et par lui. Que le chat est élément de la livraison mais non de l'intrigue.

Un texte *exemplar* ou archétypique clairement exclu, on admet assez bien l'existence du conte de la Vieille Morte comme antérieur aux ravages de l'écriture et de la phase industrielle de l'histoire de *Valfrancesc*. Il se peut qu'il y ait un seul conte ; il se peut qu'il y en ait plusieurs, une sorte de cycle de la Vieille, car elle revient constamment sans prévenir dans tel proverbe, juron ou réflexion. C'est même ce qui a permis la reconstitution par bribes emboîtées d'une histoire probable suivant le tracé topographique qui s'impose effectivement en unité admirable et signifiante. Cette vieille morte est une revenante qui se rappelle à ceux qui la gommant et voudraient ou feraient mine de l'oublier. Est-il possible de décider si ce conte qui nous reste est le conte central ou un conte du cycle ou un condensé de ce cycle? Il paraît

plus prudent de ne pas trancher ; c'est un morceau possible du cycle de la Vieille. S'il est trop intégré, on y trouvera le sens d'ensemble du cycle ; s'il est un seul conte, on aura son sens partiel. Dans les deux cas cela vaut l'étude. A défaut d'un vrai système organisé et originel, il demeure accessible à une recherche des significations ; à défaut du sens, on aura un sens et il serait plus partiel que faux. Il convient donc de tenter l'esquisse d'un modèle de structure sinon du système du moins d'une systématique d'approche.

SYSTEMIQUE

A - Schèmes

1 - Espace

a) Croquis

Ce conte régional contient en tout état de cause une première évidence, il est lié à l'espace et sa première composante est un parcours, un tracé qui concerne l'ensemble de *Valfrancesc* et qu'il convient de dessiner en portant sur la carte la suite des séquences, en inscrivant son temps dans son espace puisqu'ils sont une seule suite (11).

Situation initiale : contradiction, un soir :

la Vieille a	un bébé (sans père?)	face à la fée jalouse du Mont Mars
(et/ou)	une écurie pleine	face au manque des frustrés;

Séquence A : marche crépusculaire au NW :

- i : la Vieille sanctionnée par la Fée prend son bébé en sac, le chien et l'âne et part ;
au col des *Lawpies* (lapis, pierre), elle charge une pierre ;
- ii : au col de l'*efon mort*, la maudite perd son enfant étouffé dans le sac ;
- iii : au *Cros del Ci*, le chien tombe dans une crevasse.

Séquence B : la nuit, tourne au sud :

- i : L'Orage l'oblige à se réfugier sous un roc à *Escuto s'il plow* ;
- ii : Descente en fond de val, l'âne se noie au gué de *Négase* (Noie-Ane) ;
- iii : La Vieille remonte la pente Est, morte de sommeil= *Mort Som*.

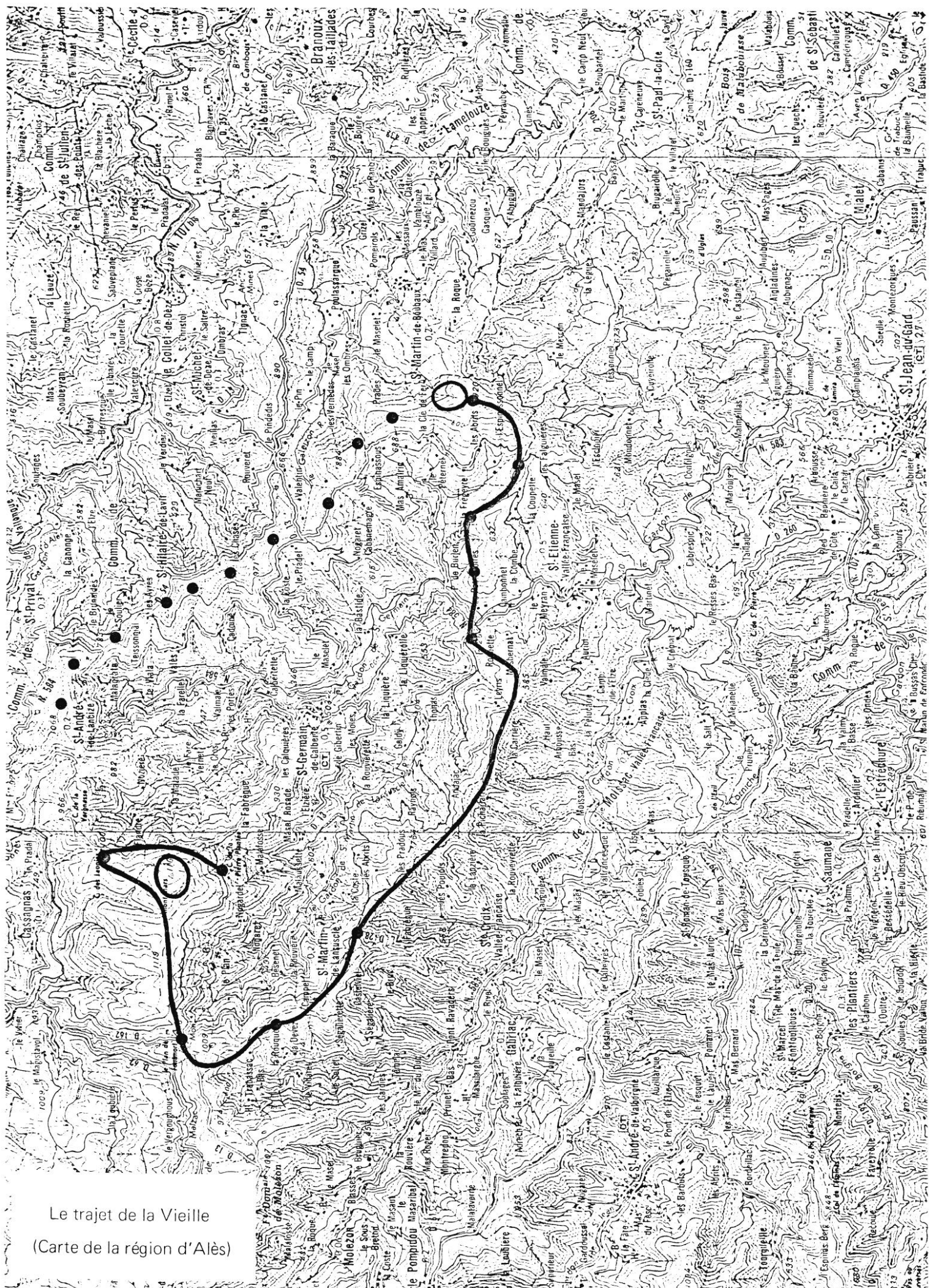
Séquence C : La crête Sud-Est, marche matinale :

- i : elle grelotte de froid à *La Fregeyre* et perd son soulier à *Solier* (ou lever Soleil?);
- ii : épuisée, elle laisse tomber sa pierre là où elle est plantée ;
- iii : elle sue sous le soleil montant, et donne le rû du *Vallat de las Gotas*.

Situation finale : la Fée la voit depuis Mars et la foudroie au sommet *Velha Morta*, à midi sur le serre de la Capelle.

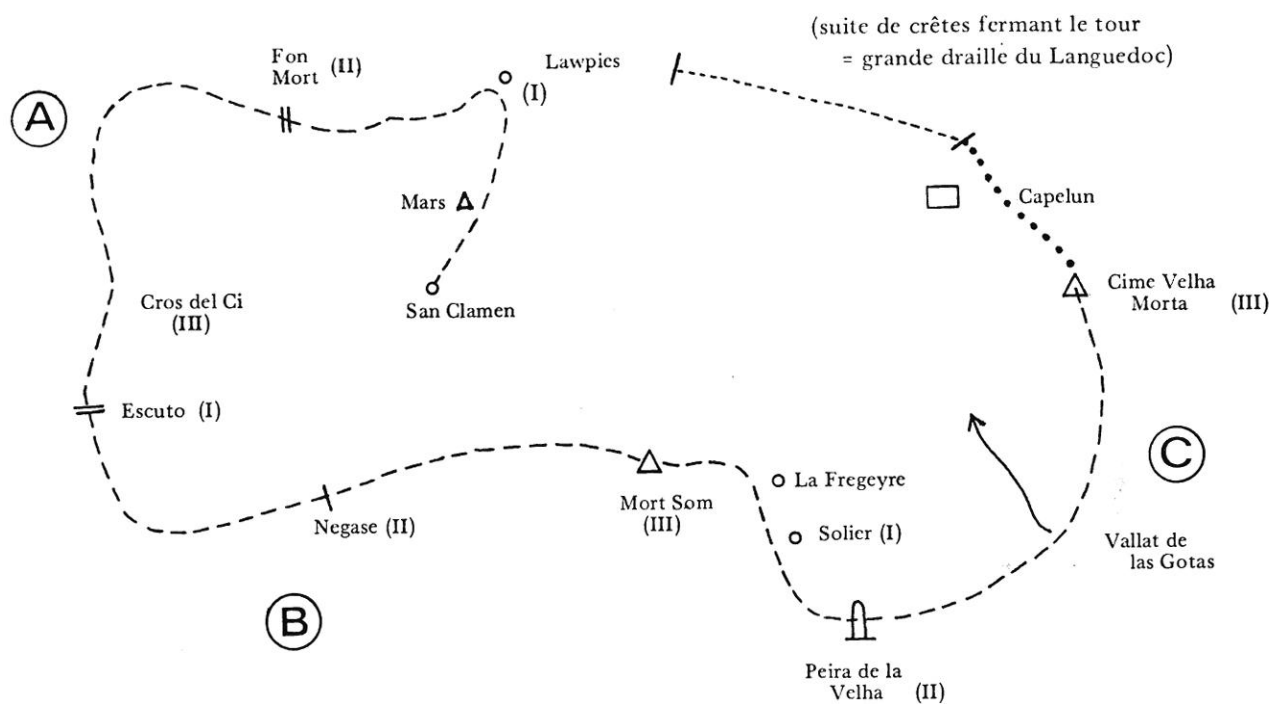
b) Profil

L'altimétrie indique que cette marche nocturne d'un soir au lendemain est d'abord un cheminement de crête, puis une descente à un gué qui est l'axe de l'espace, au

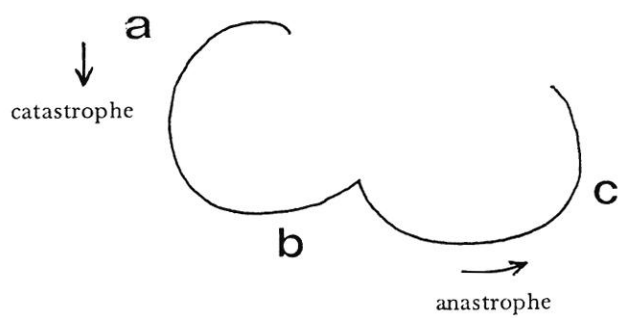


Le trajet de la Vieille
(Carte de la région d'Alès)

Les étapes du trajet de la Vieille

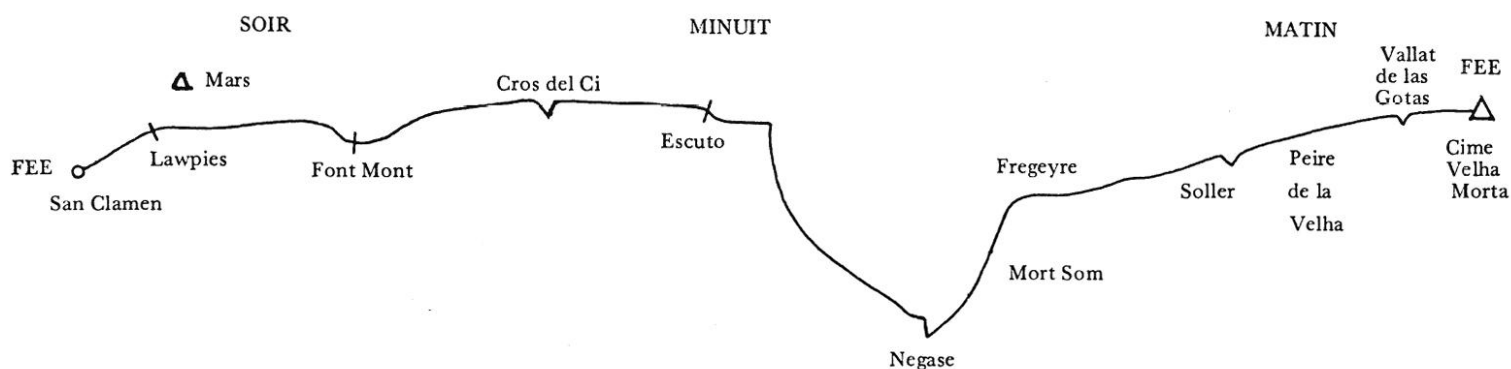


Schéma



milieu de la vallée, et du temps, à minuit, fond du creux. Puis comme la nuit égrène sa lente remontée vers l'aube, le cheminement reprend une pente montante et, une fois lâchée la pierre, suit à nouveau une crête. La vieille symbolique va de la crête SE de *Valfrancesc* et descend dans la haute partie de la vallée sur l'axe méridien de la vallée, au pied d'ailleurs du mont Mars qui, bastion médian, en ferme et domine le Nord.

SCHEMA =



A i (charge) / A ii+ iii+B i / B ii+ iii+C i+ii/ C iii (décharge) /
 Initiale / Corrélié / Topique / Topique / Corrélié / Finale
 / Contenu inversé : 3 morts / Contenu posé : froid-chaud /
 pas d'eau eau axe eau fuit

2 - Temps

Donc le système séquentiel est à peu près satisfaisant, ce qui est préférable dans l'état de transmission du conte à une trop parfaite netteté qui indiquerait un arbitraire tardif d'organisation. Le temps y présente son double visage, que s'obstinent à ignorer les langues nordiques, de durée et de climat. C'est d'une irréfutable nécessité concrète puisque donner une heure est marquer un moment de la succession par un moment de firmament, et donner une date est de même indiquer un moment du comput de la succession calendaire par un moment de l'anneau annuel du retour des saisons. Ce sont les mouvements astronomiques des climats qui expliquent et mesurent les rythmes de la durée ; *Zeit* et *Wetter* sont un seul *Tempus*.

Ici la durée diégétique, le fil du texte narratif, va d'un soir à un lendemain

matin et tout le temps du parcours est intimement le temps qu'il fait. La tonalité du ciel distille le sentiment de la durée. Attendre la fin de l'orage à *Escuto s'il plow*, monter avec une puissante envie de dormir, avoir froid en pleine nuit ou trop chaud au soleil apparaissent alors comme des thèmes irréfutables du conte ou du mythe essentiel d'un cycle. Comment les toponymes du type *Mort Som* n'auraient-ils pas le sens que leur donne la légende? Décidément plus on compulse ce conte bizarre, plus il apparaît relativement authentique, relativement équilibré et signifiant.

Le lien alors artificiellement établi entre la Vieille et les *bacayrews* et que la tradition récente ne comportait pas, resurgit de lui-même, interrogation déroutante et irritante. Ce lien qui nous turlupine repose par ailleurs sur le toponyme du mont Mars qui est le mois du proverbe météorologique. Plusieurs auteurs sans concertation répètent au proverbe qu'il s'agit d'une vieille à battre, ce qui est pour le moins piquant et allucinant ; et même s'il s'agit de faire battre les pattes d'un bœuf, nous ne nous éloignons pas assez de cette (autre?) vieille ni de ce même lieu, à troupeaux l'un et l'autre, pour sortir d'un cycle de la Vieille. Un seul conte ou pas, le lien n'est pas affirmable certes ; mais encore moins niable. Car la cuistrerie banale qui veut lire dans Mars un «camp romain» n'empêche pas cette montagne d'où l'on voit la Méditerranée d'être l'axe dominant de *Valfrancesc*. Sa masse où rien de romain n'est à retenir, domine lourdement tout le pays, avançant de la crête septentrionale vers le milieu des vallées du pays. Cette situation méridienne fait qu'en mars, le mont partage également la nuit du jour et marque le renversement des transhumances dont il garde le croisement des hautes drailles. Il est le chaton de la bague des crêtes qui pourtournent *Valfrancesc*, l'origine et la fin, l'ultrafin plutôt du tracé que chemine le conte. Sans vouloir déflorer le mystère, il reste une chance pour que l'ouragan d'équinoxe, la *sizampo*, souffle de cette hauteur vers les troupeaux qui grimpent du midi les drailles enserrant notre vallée, les drailles du parcours du conte ; une chance pour qu'un vaste cycle de la Vieille, perdu, ait accroché à cette montagne et le proverbe des sept jours d'ouragan et le mythe qui enfile enfant, chien, âne, pierre et vieille dans la vengeance de la fée. Une coalescence abusive autour du mont Mars révèle en fait un seul collier, celui du pays même et si la vieille comme les troupeaux circulent par les crêtes, leur intimité risque de remonter loin. L'anneau nocturne d'un parcours du soir au matin, est en cette polysémie mythique redondé de l'annuel anneau qui court en circuit de l'hiver à *San Clamen* au novembre suivant de la *Martinenc*. Faute de vestiges dirimants, il est impossible d'affirmer apodictiquement un cycle pastoral de la Vieille, mais il serait mensonger de celer qu'on s'arrête naturellement au bord de

cette supposition. Mesurent ici les déformateurs et arrêteurs de traditions, leur responsabilité, leur stupidité à effacer les traces qu'il eût fallu à la compréhension scientifique.

B - Typologie

Les ruines approximatives que nous laissent des textes douteux doivent donc être religieusement rangées sur le mode hypothétique ; le moindre rayon de lumière que cette *dark bay* filtrera, éclairera toujours plus que le néant.

1 - Il n'y a pas grand danger à risquer une lecture, un léger décryptement de significations secondaires à travers les quatre éléments. Cette théorie, presque une idéologie de l'ordre du monde, a en effet encombré jusqu'à Shakespeare et à l'époque industrielle à peu près toutes les civilisations et toutes les catégories sociales, populaires et ésotériques. Or elle s'exprime à l'aise dans tous les aspects et dans toutes les versions dont nous disposons :

AIR : crêtes, vent de la danse	FEU : soleil de mars et du jour, suée, etc.
EAU : en bas : rivière (<i>Negase</i>), <i>vallat</i>	TERRE : pierre des <i>Lawpies</i> (enlève)
en haut : orage d' <i>Escuto</i> , sueur	au menhir (donne)

De même, il y a évidence, comme dans toutes les archéocivilisations, d'une polarité sexuée qui débute au plus tard avec le néolithique et domine au moins jusqu'au mode de production lignager. Or, surtout dans les hautes régions, ces stades historiques n'ont vraiment été effacés que par la révolution industrielle, ici somme toute contemporaine ou très récente. Aussi notre conte présente-t-il cette polarité :

M : Pierre	Enfant	Chien	Ane	Pierre = adjuvants
F : Col	Sac	Crevasse	Radier	Chute = opposants, causes de mort

De plus ce tableau postule une réflexion d'inversion dialectique, car les Actants, tous mâles exclus, sont la fée Mars et la Vieille. Celle-ci est victime agie, et mère (peut-être sans mari, hors respect des coutumes ; peut-être seulement victime de la jalousie inhumaine de la fée). La fée, maîtresse initiale et finale du jeu, est mal dessinée dans cette ruine de conte où s'époumone et s'obscurcit notre son et lumière. Est-elle vierge et gardienne des coutumes matrimoniales, éventuellement violées par la Vieille?

Est-elle fière vierge guerrière du mont Mars, méprisante aux femmes de sexualité ordinaire? Est-elle une non-humaine jalouse de l'amour humain voire d'un très éventuel et rare mari *Lawmene*? Femme de feu qui ricane et tue au soleil, est-elle, face à une sorte de Vieille sorcière, une vengeance d'en-haut? Autant d'interprétations possibles entre lesquelles notre tradition en ruine ne permet pas le choix ; et qui à la limite ont pu être utilisées conjointement ou successivement par les âges divers de la transmission. Car dans la transmission longue d'un mythe, l'utilisateur module ce qu'il conserve et ce qu'il moule sur les besoins de sa société en son temps : les contes d'ignames en certaines Afriques devinrent au 17^e siècle des contes du manioc. De toute façon, si la Vieille est une sorcière ou une infernale revenante contrée par la Fée pure gardienne des lieux, ou si une fée méchante persécute une pauvre humaine inapte à se défendre, image d'injustice que plusieurs moments de l'histoire peuvent réaliser, dans les deux cas extrêmes, et dans tout intermédiaire théoriquement possible, la Fée est, à dire le vrai, le seul actant, le protagoniste ; la Vieille n'est que l'objet du conte, le porteur du mythe et non sa force maîtresse. Ainsi les éléments masculins de notre tableau sont adjuvants de la victime, qu'ils chargent, épuisent, punissent mais vêtent puisque son calvaire est d'en être lentement, progressivement dépouillée jusqu'à suer et mourir, privée de tout, dépouille d'elle-même. Para-type fréquent d'un christ. La capelloune, au-delà de la mort, un peu plus loin sur le serre dont chapelle et vieille se disputent ou se partagent l'éponymie, n'est-elle pas au titre de la Vierge? En tout cas elle revicnt avec insistance dans les conversations régionales sur notre conte, et se place d'ailleurs dans l'espace, comme si elle y était mystérieusement liée. Ancienne tentative chrétienne d'éradication, ou trilogie Fée-Vieille-Vierge ; ou un peu les deux, ou successivement l'un puis l'autre? Réponse impossible. Mais les féminins opposants à la Vieille sont en réalité adjuvants de la Fée maîtresse du jeu, ressorts premiers de la force du mythe. Inversion.

2 - De *San Clamen* à *San Martin* (Saint-Etienne la petite capitale reste exclue), Mars porte bien sûr un certain heurt de chrétien et païen ; mais cette piste semble bouchée, non jalonnée par d'autres implications de nos textes et variantes. Mieux vaut se rabattre sur une autre polarité irréfutable et naïve :

fée Mars	marche	soleil	chaud	mont	crête, feu, air = axes, sujet
Vieille	sommeil	nuit	froid	eau	pierre = négatif, punition, objet

Le vent de la Martinenque qui souffle à la finale d'une version, serait peut-être alors

l'arbitre du système logique de transformation entre ces sortes de cuit et de cru. La danse au vent jetant le cadavre séché jusqu'à la plaine qui est l'Autre, informulé, de notre histoire de sommets montueux, terminerait assez bien la logique d'une catastrophe des crêtes par une antistrophe dansée en cet au-delà du mont. Survie d'après la chute, le bas Languedoc est bien le lointain horizon de la transhumance : écologie et idéologie s'équilibrent. Un échec et un salut de l'élevage seraient alors la matière et l'esprit du mythe ; mais les deux aspects ne semblent pas contemporains historiques, ni présents en toute la tradition. Adjonction signifiante, cet épiphyte de la sève mythique paraît postérieur.

Si enfin nous repartons vers un classement des êtres du dépouillement successif de notre vieille, chargés puis lâchés dans le même ordre : enfant/chien/âne/pierre, nous y avons un ordre philosophique :

- 1 enfant : de l'homme
- 2 chien : avec l'homme (compagnon)
- 3 âne : à l'homme (instrument)
- 4 pierre : pour l'homme (signe)

Et le dernier enlèvement, la sueur qui donne source au *Vallat de las Gotas*, est encore plus intime au soi-même de la victime. L'ordre est sauf ; seulement rien ne balance le 0 de la sueur au départ sinon l'abstrait de la malédiction de la fée. Le trouble enfin du soulier perdu, à loger chronologiquement entre âne et pierre sans pendant initial de symétrie, sans parallèle, mène à se demander s'il y a bien lieu de doubler l'instrument 3 (âne) par un instrument inférieur, inanimé, 3 bis, qui ne s'insère pas tout à fait sans déranger. Cela peut conduire à préférer la supposition *soleu*, soleil. En ce cas, le soleil et la sueur encadrent l'importante pierre dans la chronologie de cette dernière séquence, ce qui n'a pas non plus de parallèle initial. On est acculé de toutes façons à reconnaître le mauvais état de notre tradition. Car un mythe aussi ancien, aussi passionnant, aussi riche et organisé, aussi signifiant, et aussi revenant puisqu'il échappe par bribes interjectives à bien des Cévenols en peine... un tel mythe a au cours de sa longue histoire eu certainement son moment de parfaite mise au point, systématique et symétrique. Mais ce point est perdu. Et les proverbes issus du mythe viennent seuls claquer à la surface du marais mental, quand on est en peine de chaud, froid, sommeil, soulier, soleil, nuit, jour, chemin, gué, âne, chien, pierre (= sorcellerie), ou enfant.

Le tableau peut alors s'en dresser ainsi :

	6	sueur	:	soi-même
	1	enfant	:	de soi
Animal	2	chien	:	avec soi
	3	âne	:	à soi
Minéral	5	pierre	:	pour soi
	4	soulier	:	sur soi

L'absence du végétal est criante, comme sur les drailles sous les pattes. Et le dépassement de cette nouvelle manière de ranger des polarités ne peut plus être encore que la chapelle et la danse de la saint-Martin virevoltant au vent comme feuille morte de novembre, premier et unique élément végétal d'une unique version, poétique. Car l'axe géométrique passe entre chien et âne, où dans l'histoire se trouve la descente au gué dont l'homologue est, remontant l'autre versant dialectiquement en face, la capelloune et la danse au vent. Ces deux éléments de dépassement, ces deux au-delà de l'anecdote diégétique, sont eux-mêmes en rapport polaire de fermé, vierge, et ouvert, balayé.

Imprenable et balayé, tel est bien malheureusement notre conte. Sa dépicitation hypothétique dirige vers un mythe féminin des hauteurs et de la mort où une civilisation d'élevage marquée de pierre s'exprime à travers une nocturne descente d'hiver et une remontée d'estive vers les drailles. Mythe de catastrophe magique, ce conte pourrait contenir le drame d'une ancienne manière de vivre aux prises avec les nouveaux modes de production de la vallée ; le tout collecté finalement au niveau de base de la plaine où tout aboutit. Mélopée de la fin des troupeaux, abîmée comme la structure qu'elle chante par les à-coups des deux derniers siècles, elle ne se laisse plus scander. Solides et liquides classés, on reste en suspens entre sublimé et fumeux... Légers fétus virevoltant en strophe et en antistrophe, autant en emporte le vent. Oui, et dans ce vent danse toujours l'intuable morte qu'est notre *Vielha*.

Tentative de graphie phonétique simplifiée :

<i>graphie</i>	<i>sens</i>	<i>prononciation</i>
		approximative en «pointu d'oïl»
San Clamen	Saint-Clément	Sanne Clamenne
Lawpies	Laupies (Pierres)	Laoupiesses
Cros del Ci	Crevasse du chien	Crosse delle Tchi
Plow ou plaw	Pluie	Plo-ou ou pla-ou
Bubo	Bœuf	Boubo
bacayrews	bacariels	bacailleréousses
camin ferrat	chemin ferré	camine ferrate
Negase	Noie-Ane	Négasé
Fregeyro	Froidure	Frégeillero
Capelun	chapelle	Capelloune
Vielha	Vieille	Vielia
San Martin	Saint-Martin	Sanne martine
Martinenc	Martinenque	martininke

(On a renoncé ici aux graphies classiques de l'occitan qui se réfèrent à l'histoire et à la variété des prononciations idiomatiques qui sont peu claires en dehors du système culturel).

NOTES

- 1 R. BIMBOT, *Mendeleiev, Encyclopaedia universalis*, 10, 799.
- 2 Cl. LEVI-STRAUSS, Plon, 1962, p.357 entre autres.
- 3 A. AARNE et Stiff THOMPSON, *Motif-Index of Folk-Tale*, 6 vol.
- 4 Dr LAPIERRE, *Lu Païs*, 1965.
- 5 Mr THEROND, Le Peternel, St-Et.Vall.Fr. Samedi 10-3-79.
- 6 Denis AFFORTIT, La Roquette à Molezan 48110 Ste Croix V.F. Dim. 11-3-79.
- 7 Roger BETEILLE, *La vie quotidienne en Rouergue*, 116 : «presto m'en tres qui iou n'ai quatre los pautos de la bieillo furen batre». «Los cavals de la vielha farem batre, cen fedas, cen anhels, cen vacas, cen vedels, cen bridas, cen bridels, cen muolas» = cent brebis, agneaux, vaches, veaux, chevaux, poulains, mules... déclare l'informateur qui expose la semaine des *bacairiels*, 4 derniers jours de mars et trois premiers d'avril, temps de *temporas*, *destemporas* ou *bofariadas*, soit mauvais temps, gel et vent ; *cira* de *cirar*, tourbillonner (neige et pluie au vent) ; *Cisampo*, bise ; les *vacairals* ou *vacairils* (latin *vacca*?) averses et gelées ; les tempêtes d'équinoxe en septembre qui sont symétriques se dénomment *cavalièrs*. (Note de D. Millan selon L. ALIBERT, *Dictionnaire occitan-français*).
- 8 N. BASTIDE, «La légende de la Vieille Morte», *Rev. club cévenol*, 17-2 (1973), 358-59. Cf., *Rev. Gévaudan*, 20 (1974), 85-98 et 21 (1975), 77-96 ; *Rev. cl. Cév.*, 16-3 (1972), 227.
- 9 Mr MANEN, «La légende de la Vieille», *Lu Païs*, 19, pp.133-34. Rencontré à St-Jean du Gard.
- 10 J.P. PELEN, «La Vièlha Morta», in *Contes*, 122-25. Sinon le moins mauvais, du moins le plus heureux.
- 11 A.J. GREIMAS, «Eléments pour une théorie de l'interprétation du récit mythique», *Communications*, 8 (1966), 28-59.